Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande

Herausgeber: Adolphe Henn

Band: 1 (1894)

Heft: 2

Rubrik: Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

M. Silvain est un Daland accompli ; il chante avec rondeur son air du second acte, dont la phrase persistante et reprise trois fois rappelle, comme effet, l'insistance de Bartholo avec sa pupille, dans le célèbre : « Croyez-vous qu'il soit bien facile » rossinien. Ce père intéressé et tout à ses affaires, puisqu'il leur sacrifie sa fille, est un personnage presque comique, mais Wagner demande surtout à ce qu'on l'interprète en rude marin, bravant tempêtes et dangers pour amasser du bien et « vendant sa fille à un homme riche sans songer à mal, pensant et agissant comme cent mille autres ». M. Silvain a mis beaucoup de discrétion dans la composition de ce caractère ; il sait rester dans les limites voulues de sa belle voix, ne perd aucune des nombreuses occasions de briller que Wagner a ménagées à tout le monde dans son œuvre.

La partie chorale est importante et a été consciencieusement préparée. Les chœurs de marins, au premier et au troisième acte, marchent sans encombre ; on leur demanderait moins de cris, plus de nuances et de fondu, mais cela n'est guère possible, comme on sait. En revanche, le *Chœur des Fileuses* est chanté à merveille (bien que peut-être un peu lentement). Plusieurs artistes d'opéra, Mmes Gastineau, Raynaldi, Servet, Lormont, se sont mises à filer pour la circonstance et l'ensemble est aussi frais et sonne aussi bien que possible. Cette charmante page d'opéra-comique, où voix et orchestre rivalisent de grâce et de légèreté, a été l'un des succès de la soirée. Le petit rôle de la nourrice, qui gourmande les fileuses babillardes, est chanté par Mlle Gianoli, le contralto de la troupe, et cette intelligente artiste a su le mettre en relief de la plus heureuse façon. Quant nous aurons mentionné l'adresse avec laquelle M. Fioratti se tire de la chanson de matelot du premier acte, nous en aurons fini avec l'interprétation vocale. L'orchestre a fait aussi son devoir, mais quelques violons de plus ne nuiraient pas à l'ensemble, où les cuivres — voir l'ouverture — prédominent parfois trop. Nous ne croyons pas que le *Vaisseau Fantôme* ait jamais été mis à la scène avec de plus beaux décors. M. Laurent Sabon a brossé à son intention deux marines superbes, et les évolutions des navires sont tout à fait bien réglées. La scène finale, l'engloutissement du *Vaisseau Fantôme* dans les flots en furie et l'apothéose des deux amants, est un des plus beaux effets de théâtre qui se puissent voir, et tout fait présager que l'œuvre aura l'heureux sort de ses deux devancières.

F. Held.

SUISSE

Genève

Ma première chronique a, paraît-il, suscité quelque émoi dans le monde de l'orchestre. L'on n'a pas, que je sache, contesté l'exactitude de mes critiques, l'on s'est borné à me blâmer de ce que je signalais des défectuosités sans en chercher les causes et sans démêler les responsabilités.

Mais on ne peut pas tout faire à la fois. La cause des insuffisances dont j'ai parlé peut être dans le chef d'orchestre, ou dans certains de ses musiciens, ou dans une surcharge de travail des uns et des autres, ou dans le fait que les œuvres jouées sont trop rarement reprises, pour une légère part aussi dans les conditions acoustiques de notre salle de concerts. Mais cette cause, ou ces causes, je n'ai pas pour le moment à les chercher et, après tout, ce n'est pas mon affaire. Ce qui est certain, c'est que, si tous les critiques admirent, personne ne cherchera à rien améliorer et que les choses iront de mal en pis. Je ne suis donc pas de ceux qui pensent qu'en parcille matière toute vérité n'est pas bonne à dire. Et, encore une fois, je ne dois pas entrer dans la considération de ce qu'on *peut* et de ce qu'on ne *peut pas* faire dans une ville comme Genève ; à ce point de vue, la plus piètre fanfare de village serait digne d'admiration.

Si certains m'ont blâmé, d'autres ont été plus loin. L'indépendance de ma position musicale empêchant d'attribuer mes critiques à aucun sentiment d'animosité personnelle, ils m'en ont refusé la paternité, pour en faire hommage aux directeurs de cette revue ou à d'autres musiciens de mes amis.

Je le regrette vivement, désirant porter seul la responsabilité de ce que je fais seul. Ce que j'ai signé moi-même, je l'ai écrit moi-même, sans consulter personne. A ceux qui en douteraient, je rappellerai que pendant toute la saison dernière, à une époque où je ne connaissais pas même de vue ceux qui dirigent aujourd'hui la *Gazette*, j'ai publié dans l'*Echo de Genève*, journal trop peu répandu dans le monde musical pour que personne pût être intéressé à m'y guider la main, toute une série d'articles où je me suis toujours efforcé, comme aujourd'hui, de critiquer et de louer avec une égale impartialité. J'y ai signalé à plus d'une reprise, et notamment à propos de la symphonie de Haydn en *si bémol*, l'incertitude des mouvements au début des diverses parties. J'y ai plus d'une fois prononcé le mot *mauvais* à la suite du mot *excellent*, et j'ai toujours dit ce que je pensais de l'interprétation des œuvres au programme, — question dont la place m'a manqué pour parler l'autre jour. — Je me bornerai à citer, à titre d'exemple, ce que j'écrivais après avoir entendu la septième symphonie de Beethoven :

« L'orchestre s'est montré très inégal dans son exécution de cette symphonie. Le final a été excellemment rendu, avec la folle ardeur qu'il y faut, et je ne veux pas blâmer l'escamotage de la double croche du thème : il est peut-être inévitable, les instruments à vent dominant les violons... Dans la première partie, l'orchestre a été moins bon, satisfaisant pourtant. Mais l'*Allegretto !* le célèbre *Allegretto !*... qu'il a dû désenchanter ceux qui l'entendaient pour la première fois. Il a été exécuté de façon lourde et confuse et dans un mouvement par trop lent, que ne suffit pas à justifier l'épithète d'*Andante quasi allegretto* que Beethoven lui-même donnait volontiers à ce morceau ; la phrase en majeur surtout doit, d'après la tradition, être prise plus vite. J'en dirai autant du trio du *Scherzo*. »

Je n'aurai donc qu'à suivre à l'avenir la ligne de conduite que je m'imposai du jour où je pris la plume pour parler musique, à être franc, sans excès de langage.

Mais c'est assez parlé de ma personne. Je regrette qu'on m'y ait obligé, en n'accueillant pas mon premier article comme on devait le faire, soit comme une œuvre personnelle et sincère, et j'espère qu'on ne me forcera pas à revenir sur ce sujet.

* * *

Le quatrième concert d'abonnement n'a pas manqué de variété : un compositeur, trois chefs d'orchestre, quatre solistes et, pour donner aux spectateurs l'émotion qu'on craignait sans doute que certaines œuvres au programme ne fussent pas de taille à faire naître, la perspective d'une bombe venant ensevelir sous les décombres du théâtre l'élite de notre public musical. La bombe n'a pas éclaté, et c'est fort heureux : c'eût été la mort, pour bien des années, des concerts classiques, sinon faute d'artistes, car l'armée artistique se recrute partout, du moins faute d'auditeurs et d'argent. Les survivants, — je veux dire ceux qui auraient survécu, — l'ont échappé belle !...

Sont-ce les doux accents de la muse jadassohnienne qui, ordonnant et rythmant l'âme de l'anarchiste qui s'apprêtait à nous détruire, nous ont sauvés du désastre ? Qui sait ?...

L'on raconte que le jour où naquit Jadassohn, une bonne fée lui prédit qu'il resterait éternellement jeune ; c'était au temps où il y avait encore des fées. La bonne fée a tenu sa promesse, et M. Jadassohn écrit encore, ou vient d'écrire, des œuvres fraîches et jeunes, conçues selon l'idéal qu'il eut sans doute au début de sa carrière, alors que les lueurs de l'astre mendelssohnien disparu éclairaient encore le ciel musical de Leipzig. Mais, sous les surfaces brillantes, Mendelssohn eut souvent des profondeurs que les œuvres de M. Jadassohn ne recèlent point.

La *Sérénade en fa* et la *Cavatine* que nous avons entendues sont parfaitement écrites, d'un bout à l'autre, la forme en est irréprochable, elles sonnent très bien, il y a dans le premier morceau de la Sérénade un dialogue charmant des bois, dans le *Nocturne* un très beau crescendo qui arrachait à une de mes voisines l'épithète de « grandiose », et partout de la grâce, de l'amabilité, du brio, mais partout aussi il manque quelque chose. Quoi ?... L'originalité, sans doute, la suppression, que doit dicter au compositeur son sens critique, de certaines formules trop entendues et de certaines réminiscences telles que, dans le *Scherzo* de la Sérénade, celle d'un motif de l'ouverture de Zampa qui n'a plus aujourd'hui qu'une célébrité fâcheuse ; puis trop de place est accordée à Terpsichore, muse de la danse, au détriment de sa compagne Euterpe (dont M. Jadassohn dirigea jadis les concerts). Et ce qui accentuait l'autre soir l'impression trop peu moderniste produite par ces ouvrages, c'était, pour les diriger, la présence du compositeur lui-même, car elle établissait une inévitable association d'idées entre cette musique et l'époque actuelle, qui rêve d'autres effusions lyriques.

Après M. Jadassohn, les compositeurs au programme les plus en vue étaient Beethoven, Saint-Saëns et M. van Perck.

De Beethoven, le concerto dit « triple », pour piano, violoncelle et violon. C'est une des rares œuvres où le musicien des musiciens se montre au-dessous de lui-même ; Lenz ne va-t-il pas jusqu'à déclarer, — Lenz, l'admirateur par excellence de Beethoven, — que, si elle n'eût pas été commandée, on ne comprendrait guère qu'un homme hanté par les plus hautes idées musicales se fût abaissé à l'écrire ? Mais elle est concertante, triplement concertante. Cela suffit pour assurer à ses interprètes un succès, si ce sont de vrais artistes, et ils l'étaient l'autre soir. C'étaient pour le piano M. Willy Rehberg, qui avait abandonné à M. Barblan le bâton du chef d'orchestre, pour le violon M. Louis Rey et pour le violoncelle M. Adolphe Rehberg. Ils ont été excellents tous les trois et l'orchestre s'est bien comporté, si l'on met à part les éclats bruyants d'une trompette à laquelle je rappellerais volontiers un mot célèbre : surtout, pas de zèle !... M. Adolphe Rehberg s'est produit en outre dans la *Cavatine* précitée de M. Jadassohn, où il a montré un grand charme de son et une discrétion qui convient bien à l'œuvre, M. Louis Rey a été bissé, et c'était justice, dans la *Sérénade mélancolique*, et pénétrante, de Tschaïkowsky, — l'une des trois sérénades de la soirée, et non point la plus mauvaise.

De Saint-Saëns, *la Fiancée du timbalier*. Mlle Cécile Ketten y faisait ses débuts officiels. On l'a souvent déjà entendue en public et chacun apprécie ses qualités de premier ordre : méthode parfaite, diction magistrale, deux choses qu'elle tient de son père, le distingué professeur, et de plus, ce qu'elle ne peut tenir que d'elle-même : timbre chaud et sympatique, justesse absolue, compréhension profonde des œuvres qu'elle interprète (du « sentiment », ce mot dont on fait tant abus). Mais, dans la salle du théâtre, il est apparu ceci, qui n'a rien de surprenant étant donné son jeune âge : le volume de sa voix est encore insuffisant pour une grande scène, autrement dit, sa voix n'est pas encore adéquate à la nature sérieuse de son talent. Ce défaut d'équilibre entre la matière et l'esprit l'a empêchée de produire autant d'effet dans la ballade de Saint-Saëns et l'air de Gluck que dans la *Sérénade printanière* d'Holmès, donnée en *bis*.

Le concert, ouvert par l'ouverture d'*Obéron*, — que j'ai le regret de n'avoir point entendue, — a été clos par une ouverture de M. Van Perck, le sympatique professeur de l'Harmonie nautique. Elle fut primitivement écrite pour harmonie, et son adaptation symphonique a malheureusement fait ressortir le manque de distinction de certains thèmes, de l'un surtout, renouvelé de Martha ; son orchestration n'est pas toujours claire. A part cela, l'œuvre est estimable.

* * *

Affluence inusitée au traditionnel *Concert de Noël*, à Saint-Pierre. M. Barblan s'y est montré supérieur. Depuis 1887 qu'il a succédé à M. Haering au poste d'organiste de la cathédrale, il a été chaque année en progrès. Il avait à lutter contre la pire des acoustiques : Saint-Pierre est construit de telle sorte que ce qui serait distinct ailleurs y devient un amas informe de sonorités confuses. Et cependant, au prix d'incessantes recherches de registration, M. Barblan est parvenu à répandre dans les œuvres les plus compliquées la plus complète clarté. Ainsi, à Noël, dans la *Fuga cromatica* qui termine la belle sonate de Rheinberger en *la* mineur (avec psaume intercalé), et dans l'intéressante *Fantaisie chromatique* de Thiele. A citer aussi, de M. Barblan lui-même, un *Adagietto* tiré de son op. 5, — ensemble de pièces qui révèlent un artiste savant et délicat, vibrant de cette passion contenue qui, seule, sied à la gravité de l'orgue.

Le quatuor mixte de l'Eglise russe, sous la direction de M. Spassovhodsky, a donné de divers chœurs de Bortniansky et de Tschaïkowsky une splendide exécution. L'équilibre entre les voix est parfait, les respirations sont distribuées avec un art consommé, les nuances d'une sûreté rare, et le tout est remarquablement homogène et compacte. Ce qui laisse à désirer, c'est la qualité de quelques voix : ténors au timbre peu plaisant, soprani un peu grêles.

Mme Klein-Achermann, cantatrice de Lucerne, qui prêtait aussi son concours, s'est fait entendre dans des airs de Händel, Mendelssohn et Wagner. Elle m'a semblé manier avec art une belle voix de soprano, mais il m'a été impossible de prendre plaisir à l'écouter : elle a chanté presque constamment faux. Il est juste de dire qu'elle était indisposée et qu'à Saint-Pierre, de la tribune des chanteurs, on n'entend l'orgue qu'en écho, si bien que, perçu trop tard, l'accompagnement y est souvent un piège au lieu de servir de guide; il est impossible qu'une cantatrice très appréciée en pays allemand ait l'habitude de chanter faux.

Paul MORIAUD.

— Inutile de dire ici le succès obtenu l'autre soir par notre aimable collaborateur M, Camille Bellaigue. L'Aula de notre Université était à peine assez grande pour contenir les nombreux amateurs avides de jouissances artistiques et littéraires, et nous regrettons vivement de n'avoir pu joindre nos applaudissements à ceux du public que le conférencier a su, pendant une heure entière, tenir sous le charme. On peut, nous dit-on, ne pas être d'accord sur tous les points avec le critique et l'esthéticien, mais il faut admirer la clarté et l'abondance des idées présentées sous une forme litté-

raire exquise, d'une voix chaude et sympathique. Et ces qualités, à elles seules, ne suffisent-elles pas amplement pour nous faire désirer voir chaque année le nom de M. Bellaigue sur la liste des conférenciers de l'Aula ?

— Le lendemain, à l'Athénée, nouvelle causerie ; chacun sait de reste que notre ville offre un terrain des plus propices à l'ergotage musico-littéraire. M. E. Julliard donc, professeur de littérature à l'Ecole secondaire des jeunes filles, parlait du *Vaisseau fantôme* et de sa première exécution sur notre scène.

Avouons notre profond embarras devant la nécessité de résumer cette séance : d'idées presque point, une esquisse biographique, une analyse du poème, analyse laissant dans l'ombre les points dont l'éclaircissement eût nécessité une étude psychologique quelque peu approfondie... Quant à l'analyse musicale, M. Julliard a dit avec raison vouloir agir selon l'esprit de Wagner et ne pas la séparer de l'analyse littéraire ; mais encore faut-il qu'elle y soit, et nous n'avons su la découvrir. A moins que des indications de ton, de mode, de mesure, de mouvement et des accumalations d'adjectifs tels que délicieux, caractéristique, suave, douloureux, impétueux, saisissant, délirant, etc., etc., soient une *analyse* musicale !

Un bon point cependant au critique, qui nous semble avoir fait de réels efforts vers l'impartialité. Mais, puisqu'il savait si bien nous montrer les passages nombreux qui déparent l'œuvre de Wagner, pourquoi M. Julliard a-t-il eu soin de les reproduire tout au long dans la fantaisie *sui generis* qu'il a exécutée, et dont il serait préférable qu'il gardât dorénavant la jouissance pour lui seul ?!...

En un mot : que M. Julliard rende donc à César ce qui appartient à César, qu'il rende aux musiciens ce qui appartient aux musiciens ; alors, comme nous l'avons été, nous sommes et nous serons les premiers à l'applaudir dans ses conférences et dans ses œuvres *littéraires*.

G. H.

Lausanne

L'Institut de musique dirigé par M. G.-A. Kœlla a donné sa première séance d'élèves, le vendredi 22 décembre, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre. Nous remarquons entre autres au programme : la *Sérénade* et *Allegro giojoso* de Mendelssohn avec accompagnement de quintette et second piano ; les op. 28, 36 et 66 de Chopin ; deux morceaux de piano de Rinaldi ; l'arrangement à deux pianos de la *Suite algérienne* de Saint-Saëns, etc., etc...

Le programme du prochain concert d'abonnement, fixé au 12 janvier, se compose en majeure partie d'œuvres non encore exécutées à Lausanne : la *Symphonie* de Lalo, le Prélude de *Loreley* de Max Bruch, l'*Enchantement du Vendredi-Saint* de Wagner, et la *Danse slave* de Chabrier. Le pianiste Ysaye nous fera entendre les *Variations symphoniques* de César Franck et le *Concerto* en *ut mineur* de Beethoven avec orchestre, et un ou deux soli de piano.

ÉTRANGER

Lettre de Berlin

Vous me demandez de résumer pour vos lecteurs, en quelques lignes, la vie musicale de ces derniers jours à Berlin. Je suis fort embarrassé, croyez-moi, d'autant plus que je ne possède pas encore ce don d'ubiquité dont certains critiques de notre ville semblent avoir le privilège, à tel point qu'ils savent parfaitement que Madame Igrec chante faux à la *Salle Bechstein*, pendant que Monsieur Zed joue à ravir à la *Philharmonie*, que les chœurs de la *Singakademie* sont merveilleux et que l'orchestre de Meyder fait du bruit pour couvrir les voix des amoureux qui se donnent rendez-vous au *Concerthaus*.

Je me bornerai donc à vous dire que, l'autre soir, sans m'inquiéter autrement d'un *liederabend* donné quelque part par Mme von Schultzen-Asten, je suis allé entendre la séance de musique de chambre que l'excellent Fr. Rummel consacrait à Beethoven : l'un des plus charmants *trios* du maître, l'op. 70 no 2, ouvrait la séance, puis venait le *quintette* (op. 16) avec hautbois, clarinette, cor et basson, excellemment joué, et enfin le *septuor*, l'œuvre adorable que chacun ici sait par cœur. Mme Herzog-Welti, qui prêtait son concours à M. Rummel et à ses collègues, avait su découvrir de charmantes petites choses du sévère Beethoven, afin de nous reposer un peu des œuvres de longue haleine. N'oublions pas surtout ce petit air à fioritures « *Wenn der Schuh nicht passen will* », que Beethoven avait écrit pour un *Singspiel* d'Umlauf : *Die schöne Schusterin*, et que la belle voix de Mme Herzog a ressuscité pour nous.

Comme chaque année, les chœurs de la *Singakademie* nous ont donné une exécution absolument irréprochable de l'*Oratorio de Noël* de J.-S. Bach ; mais il regrettable qu'une institution de ce genre affecte de n'attacher que peu d'importance aux soli et ne les fasse chanter en général que par de jeunes artistes, sans grande expérience.

Dans les concerts de la *Philharmonie*, c'est toujours la même profusion de bonne musique bien exécutée ! On pourrait cependant se demander si cela suffit ? et c'est pourquoi chacun regrette encore les années où l'excellent chef d'orchestre Kogel (actuellement directeur des *Museumsconcerte* de Francfort) donnait une si vive impulsion à cette institution à la fois artistique et populaire qui, toujours, devrait être la première d'entre les premières. Les deux chefs qui s'y sont succédé depuis M. Kogel, semblent appartenir à cette catégorie de directeurs dont la préoccupation constante est de ménager leur propre système nerveux, aux dépens de la chaleur, de l'expansion de la phrase musicale. Ce qui n'empêche que les concerts de la Philharmonie sont en quelque sorte une encyclopédie musicale vivante ; en deux jours, pris au hasard et parmi les moins brillants, huit ouvertures : *Paulus* (Mendelssohn), *Obéron*, *Rienzi*, *Poète et Paysan*, *Ruy-Blas*, *Guillaume-Tell*, *Mignon*, *Preciosa* ; la 4me *symphonie* de Beethoven, sans compter les autres morceaux et les soli. Voilà qui n'est pas mal !

F. B.

NOUVELLES DIVERSES

Genève. — Mlle de Villeraie a fait un quatrième début dans le rôle de Marguerite de *Faust*, où elle s'est montrée aussi bonne cantatrice qu'habile comédienne, aussi le public lui a-t-il fait force ovations.

Cette artiste a été définitivement admise, ce qui n'est que justice. Mmes Gastineau, Pélisson, MM. Sylvain, Layolle ont également obtenu leur part de succès.

La reprise des *Noces de Jeannette* nous a permis d'apprécier une fois de plus le talent de M. Dechesne. Malheureusement, nous ne pouvons en dire autant de Mlle Raynaldi, qui n'a guère brillé dans le rôle de Jeannette...

— L'Association des Musiciens de Genève, récemment fondée, est convoquée en Assemblée générale extraordinaire pour le dimanche 7 janvier, à 11 heures du matin, à l'Académie de Musique.